

Danse : insufflations et détonations

Ariane Fontaine

Number 133 (4), 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65274ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fontaine, A. (2009). Review of [Danse : insufflations et détonations]. *Jeu*, (133), 140–150.

ARIANE FONTAINE

DANSE : INSUFFLATIONS ET DÉTONATIONS

Des respirations mêlées, des étoffes de sensations, l'écho du plaisir silencieux et partagé : le Festival TransAmériques, pour sa troisième édition, a suscité des réactions aussi colorées que sa programmation, aussi étonnantes que les projets chorégraphiques ayant pour l'occasion traversé les frontières spatiales, temporelles, disciplinaires et même sociales. Des promesses d'éclatement et de liberté.

Matières brutes

Un désir de connexion à l'énergie pure, à cette vibration profonde, à ces états de corps primaires qui nous animent, empreint aujourd'hui le paysage de la danse et entraîne parfois une exploration chorégraphique marquée par le « vrai », par cette matière brute et intime qui s'avère source d'élans. La chorégraphe israélienne Yasmien Godder présentait en début de festival *Singular Sensation*, une pièce pleine de convulsions, de chutes, de mouvements articulaires tortueux, d'expressions bestiales presque monstrueuses. Les interprètes (Inbal Aloni, Ilaya Shalit, Eran Shanny, Tsuf Itschaky, Shuli Enosh), apparaissent livrés à leurs pulsions, soumis aux épreuves, aux déformations tant intérieures qu'extérieures. Tout s'extirpe : les yeux, la langue. Tout s'arrache (même les ongles !) dans un climat osé. Au son

strident d'alarmes, les bouches s'étirent et les regards, surtout, suscitent le vertige. Qui sont ces êtres retournés, sans frontières ? Les éléments scénographiques hétéroclites (de la peinture, des ciseaux, des spaghettis, etc.) donnent lieu à des jeux de dominations et d'imitations à la limite de la sensualité, du burlesque et de la folie. Dans cet éclatement des structures (corporelles, identitaires...), alors que tous se vautrent et glissent dans le Jell-O comme sur une patinoire infinie de sens, la sensation d'unité (de soi) se défait. Une fureur décadente qui semble naître de tensions intimes irréconciliables jaillit et éclabousse les peaux, l'identité.

Tout n'est qu'énergie et transformation. Dans *Body-Scan*, Su-Feh Lee et Benoît Lachambre ont choisi d'explorer ces flux énergétiques qui circulent à travers les cellules et qui génèrent contact, communication et résonance entre les corps. Dans une atmosphère orientale se développent des étreintes, un toucher guidé par un rythme intérieur, un frayage – à la fois aérien et enlisant – des corps dans l'espace et dans les amas de tissus qui jonchent la scène. Lentement, les mouvements des interprètes (Antonija Livingston, Yannick Matthon, Moravia Naranjo, Stephen Thompson et les deux chorégraphes) rendent le présent palpable. Sur des panneaux courbés sont projetées des photos (entre autres des



EN HAUT : *Singular Sensation* de Yasmeen Godder, présenté au FTA 2009. © Tamar Lamm.
EN BAS : *Body-Scan* de Su-Feh Lee et Benoît Lachambre, présenté au FTA 2009. © Alain Monot.

portraits anatomiques du début du XX^e siècle) à exposition lente. Une sorte d'aura se crée autour des danseurs, des silhouettes fantomatiques s'esquissent. Les échos du geste se perpétuent. Le bruit des souffles rauques, des gorges se module tandis que, peu à peu, les secousses emportent les corps. Les interprètes apparaissent et disparaissent sur scène, se déplaçant entre les panneaux : le flux est infini. Puis, ils font tourner des couvertures sur lesquelles sont imprimés des portraits. Ces parachutes volent, flottent et se posent sur le sol, avant de virevolter à nouveau dans les airs. Quelque chose plane... une onde de vie traversant et reliant chaque instant, chaque particule.

Dans ce travail de canalisation énergétique, le chorégraphe brésilien Bruno Beltrão (Grupo de Rua) proposait quant à lui *H3*, une pièce tonique où le hip-hop et le *breakdance* apparaissent remaniés et ouverts à différentes libertés chorégraphiques. Le bruit des semelles sur le sol nous conduit vers un voyage scénique particulier, entre la rue et la salle, la force et la sensibilité, le calcul et le risque, la légèreté, la propulsion et l'aplomb. Dans une énergie enivrante, les danseurs (Bruno Duarte, Bruno Williams, Danilo D'Alma, Eduardo Hermanson, Filipi de Moraes, Kleberon Gonçalves, Kristiano Gonçalves, Luiz Carlos Gadelha et Thiago Almeida) s'élancent à tour de rôle ou en groupe dans des mouvements très rapides, le corps se nouant et se dénouant avec un équilibre parfait. La rumeur de la rue emplit l'espace tandis

qu'un combat prend forme. La moindre impulsion, le moindre geste traverse les corps avec fulgurance. Les sauts, les tours, les roues et les courses (même de reculons ou à quatre pattes) sont nombreux et génèrent des contacts furtifs dont l'aisance dégage une sensualité, une chaleur. Les danseurs déboulent dans l'arène, se frôlent dangereusement, s'évitent de justesse, se suspendent un instant dans la rencontre. Dans cette composition, pleine de détermination et de déviation, de saccades et de volupté, l'espace se matérialise entre les corps et les prouesses.

Avec *le Show poche*, Catherine Tardif nous invitait à découvrir un processus de création des plus colorés en danse. Après *le Show Western* (2004) et *le Show Triste* (2006), l'humour est toujours au rendez-vous dans cette pièce mêlant des propositions éclatées issues d'une démarche d'improvisation et de composition au plaisir évident et aux sutures visibles. Ainsi, les interprètes (Marc Boivin, Sophie Corriveau, Daniel Parent, Jean Turcotte et Guy Trifiro), dont la complicité et l'engagement entier s'avèrent les éléments-clés de la proposition, enchaînent jusqu'à l'absurde les moments parodiques, les caricatures, les gestes ordinaires, les déguisements. Dans cette suite de petits *sketchs* où l'on retrouve des objets scénographiques kitsch (de la fausse neige, un faux feu de camp, etc.) règne volontairement la dérision. Il en découle une réflexion – dont le sens demeure ouvert – sur le banal et le néant. Au son de vieux *hits* et sur fond d'imagerie animale,

Le Show poche Catherine Tardif (Et Marianne et Simon), présenté au FTA 2009. © Rolline Laporte.





Transports exceptionnels, chorégraphie de Dominique Boivin (Beau Geste), présentée dans le Vieux-Port de Montréal à l'occasion du FTA 2009.
© Serge Langlois.

les interprètes, matière première et spontanée de ce processus chorégraphique, nous guident dans un univers où l'émerveillement et le « poche », le rêve et le quotidien se conjuguent avec une désinvolture pourtant stimulante et inventive.

D'air et de racines

Sur les quais du Vieux-Montréal, une pelle mécanique attendait de creuser le geste dans un duo vertigineux avec le danseur Philippe Priasso, orchestré par le chorégraphe français Dominique Boivin, *Transports exceptionnels*. Cette chorégraphie entre l'homme et la pelle mécanique – manœuvrée par un conducteur

des plus habiles – coordonne des portées, des culbutes et des revirements inattendus. Elle le poursuit, menace parfois de l'écraser, le ramasse et le porte haut dans les airs. Il l'évite, s'enfuit ou y grimpe et s'y love dans une gestuelle à la fois acérée et tendre. Dans cette expérience de la chair et du métal, une relation étrangement fluide se développe. Entre ciel et terre, ils jonglent ensemble avec leur histoire d'ascension et de renverse. Sur des airs d'opéra imposants (Maria Callas), le contact apparaît de plus en plus sensuel, la voltige s'empreint de grâce et d'humanité tandis qu'ils tournoient, solides, complices et ivres dans le vent.

À quelques rues de là, le chorégraphe Sylvain Émard nous conviait à un *Grand Continental*, un retour tout à fait contemporain aux sources de la danse québécoise : la danse en ligne. Sur la rue Émery dans le Quartier latin, un village complet semble s'être rassemblé pour fouler le sol de rythmes contagieux. Inspirée des patrons chorégraphiques d'antan, ce *Continental* mélange les styles (disco, rock, valse...) dans un mariage festif et entraînant. Sous les étoiles, une soixantaine d'interprètes de plusieurs générations – quelques professionnels et de nombreux amateurs – font revivre d'anciennes traditions dans un contexte où l'art rejoint la communauté. Les mouvements de foule sont orchestrés avec une minutie et une impulsion naturelle. Les déhanchements, les pas précis, les roulements d'épaules et les gestes du tronc et des bras libèrent et embrasent l'espace pourtant quadrillé des danses en ligne. Le plaisir de bouger se répand à travers la foule de curieux et les éléments de l'espace urbain. Les frontières « scéniques » (ici la rue et le trottoir) disparaissent lorsqu'au rappel les spectateurs descendent littéralement dans la rue pour vivre « leur continental », une expérience kinesthésique, mais aussi sociale.

Chair et métamorphoses

Des amas de chair et des replis de peau élaborent une fresque fourmillante et crue où s'inscrivent différentes manipulations corporelles : chirurgicales, psychologiques, fantasmatiques et même commerciales. Ainsi vient nous tourmenter *Körper* (2000), une pièce créée par la célèbre chorégraphe allemande Sasha Waltz réunissant plusieurs interprètes (Davide Camplani, Annette Klar, Lisa Densem, Juan Kruz Diaz De Garaio Esnaola, Luc Dunberry, Nicola Mascia, Grayson Millwood, Virgis Puodziunas, Claudia de Serpa Soares, Takako Suzuki, Xuan Shi, Laurie Young et Michal Mualem). Sur scène, une grande fenêtre à barreaux de laquelle sortent mains, bras et jambes accueille les corps presque nus qui glissent, se recroquevillent, s'empilent et se suspendent les uns aux autres créant l'image d'une fosse, d'un laboratoire des chairs. Au fil des séquences, marquées tantôt par une violence sourde, tantôt par un certain ludisme, le corps est disséqué, retourné. Les sensations sont radicales, dépeçées. La répétition de tics fous introduit une réflexion sur la machine, sur le corps comme instrument. Des mouvements de masse, des attroupements, des engrenages prennent forme. Un convoi de gestes convulsifs conduit les êtres vers le déraillement. Rappelant l'œuvre de Jérôme Bosch, la chorégraphe explore ce rapport d'aliénation et d'enfermement qui lie l'individu et la foule, alors qu'un regard, une pulsion peut manipuler l'existence.



Le Grand Continental de Sylvain Émard, présenté rue Émery à l'occasion du FTA 2009. © Gunther Gamper.





Körper de Sasha Waltz, présenté au FTA 2009. © Bernd Uhlig.

PAGE DE DROITE : *Éonnagata* de Sylvie Guillem, Robert Lepage et Russell Maliphant (Sadler's Wells), présenté au FTA 2009. © Erick Labbé.

Au cœur de cette ambivalence identitaire, *Éonnagata*¹, créée et interprétée par un trio hautement attendu, Sylvie Guillem, Robert Lepage et Russell Maliphant, s'avère une pièce aux multiples croisements. Relatant l'histoire sinieuse du Chevalier d'Éon (dont la vie pleine de remous a été marquée par une grande ambiguïté sexuelle), la pièce mêle à des éléments de la Révolution française des tonalités orientales. Les costumes, faits de fils dorés ou tout en éventails, contribuent à cette ambiance majestueuse, à cette composition ponctuée de fragments narrés et d'échos épistolaires de la vie du Chevalier. La perfection des lignes (celles des mouvements de l'épée comme des corps) rencontre la déroute psychologique, les élans voluptueux rejoignent

la virulence et le tranchant des gestes tempétueux, écartelés. Entre le combat (celui des armes et celui de l'identité), la révolte et la détresse, la virilité et la grâce, Éon – que personnalisent autant les trois artistes – vacille. Des jeux de déplacement autour de tables évoquent une instabilité, une permutation continue. Les silhouettes féminines et masculines se superposent pour créer des ombres nocturnes. La mort rôde. Le solo de Sylvie Guillem, où l'épée croise la plume, apparaît particulièrement empreint d'une fougue qui se déploie avec finesse jusqu'au bout des doigts. Si *Éonnagata* inspire des images fortes (notamment grâce à la richesse scénographique), les symboles et les références apparaissent omniprésents, appuyés, laissant peut-être trop peu de place au silence poétique de ce duel intime mais plus grand que soi.

1. *Onnagata* désigne la technique propre au kabuki grâce à laquelle les interprètes masculins incarnent des femmes.



Dédale : déroutés et percés

Le FTA proposait cette année un nouveau concept : *Microclimats*, une soirée de manifestations artistiques courtes et variées, dispersées dans les multiples recoins du Monument-National. Ce parcours labyrinthique réunissait donc plusieurs équipes de créateurs² aux disciplines diverses (danse, théâtre, musique, poésie) qui présentaient de brèves pièces ou performances devant un public déambulant d'un horizon artistique à un autre. Sur cette « carte » balisée de trouvailles, d'ombres inquiétantes, de personnages trop réels ou fantastiques, de cris, de silences et de mélodies instrumentales, les imaginaires, les expériences corporelles et les langages se mélangent. Dans les corridors, la cave, la balustrade et les escaliers de l'édifice, le public se promène et pénètre en quête d'inconnu dans ces univers resserlés mais intenses.

Dans une salle de répétition, on retrouve entre autres *Et tu m'as dit* : « Ça pourrait s'appeler Mobycool. », une performance de Système Kangourou qui, à travers de multiples accessoires, une musique pop rock et des états de corps extrêmes et paradoxaux, se penche sur ces situations complètement vides mais trop « normales » qui peuplent l'existence en Amérique. D'une scène à l'autre, allant du déguisement à la mise à nu, les deux artistes (Claudine Robillard et Anne-Marie Guilmaine) exposent avec perspicacité l'absurdité qui mène nos vies aveugles, consommables, de manière à nous faire rire tout en dérangeant notre confort.

Stéphane Gladyszewski nous happe pour sa part avec *Corps noir/annexe 2*, une œuvre chorégraphique composée de plusieurs tableaux présentant un jeu de lumières (flashes, stroboscope, etc.) des plus ingénieux et déroutants pour l'œil. Ainsi, dans une petite salle dont l'ambiance rappelle un soir d'Halloween, les images nous capturent. La lumière devient à quelques reprises une coulée noire éteignant les corps des deux interprètes (Justin Gionet et Esther Gaudette) qui apparaissent et disparaissent devant nous sans que l'on puisse pourtant saisir leurs déplacements. La matière est ici évanescence, et la lumière joue avec notre mémoire visuelle. Notre perception esquise-t-elle la réalité ? Tout fluctue, tout nous échappe, tout nous confond.

2. Michel F. Côté et Alexander MacSween ; Rober Racine et Louise Bédard ; Theatre Replacement ; Antonija Livingstone et Caroline Dubois ; les Sœurs Schmutt ; Carole Nadeau et Louis Hudon ; Emmanuel Schwartz et Olivier Choinière ; Stéphane Gladyszewski ; Emmanuel Jouthe – Danse Carpe Diem ; Geneviève Letarte ; 2boys.tv ; Système Kangourou ; Catherine Duval.

OFF.T.A. : sillonner les cœurs et la ville

Audacieux, le OFF.T.A. dévoilait cette année encore une programmation éclectique et vivifiante. Des artistes³ aux talents reconnus ont occupé ces journées de festival de leur pensée et de leur création singulières. Plusieurs œuvres en cours de travail pourront être revues dans leur version finale au cours de la prochaine année. D'autres avaient déjà semé la curiosité et ont alors pu être appréciées dans leur version définitive. C'est le cas de *Not I & Others*, un projet de Karine Denault et sa compagnie, L'aune. Cette chorégraphie-performance mêle et agence des fragments de gestes et de paroles d'écrivains comme autant de morceaux de vêtements, de pelures d'orange ou de peau... Des voix *off*, des micros au sol et le travail sonore en direct, fait sur scène par Alexandre St-Onge, participent à ce laboratoire de transformations et de résonances. La chorégraphe et interprète, enfilant toutes sortes de vêtements à l'endroit et à l'envers, explore des positions inversées, un équilibre brut à travers des élans impromptus. Entre les témoignages sur l'art et les couleurs des tas de chandails et de robes, sa présence ouvre un espace et une temporalité faits de grands battements, de vide où retentissent des sculptures de sons, de gestes, de mémoire vivante.

En plein air, dans un stationnement public, *Auto-fiction* de Milan Gervais (Human Playground), interroge les multiples représentations et usages de la voiture – certains kitsch, d'autres économiques ou oniriques – dans une chorégraphie où l'acier rencontre l'intensité de la chair. Trois interprètes (Milan Gervais, Andrew Turner et Christine Joy Ritter) explorent les relations possibles que l'homme entretient avec l'automobile. Une vieille Subaru donne ainsi lieu à des scènes parfois théâtrales, à des prouesses risquées, à des rebondissements physiques. Les danseurs sautent sur le toit, roulent sur le capot, tournoient autour des portes qui s'ouvrent et se ferment, ondulent dans cette carcasse de tôle qui accueille des portées, des mouvements de propulsion et de rattrapage énergiques et fluides. La manière d'occuper l'espace de l'automobile – ses ouvertures, ses formes, ses mécanismes – lui donne consistance et poésie. Le souffle de la composition intrépide et sensible est rythmé par les bruits urbains, la radio et une musique électronique qui accompagne ce périple... Car, en effet, même si la voiture demeure immobile, nous avons le sentiment d'avancer, de voyager parmi des champs de métaphores, des anecdotes plus ludiques, des gestes fertiles, pleins de force et d'agilité. Le réel du corps et du véhicule compose avec la fiction dansée de beaux chocs artistiques. Des détonations – même silencieuses – se font entendre et ressentir à travers les paysages que chaque respiration déploie. ■

3. Entre autres Marie Béland, Nicolas Cantin, Manon Oigny, Martin Bélanger, Catherine Gaudet, Karine Denault, Milan Gervais, etc.



Auto-fiction de Milan Gervais. Spectacle de la compagnie Human Playground, présenté au OFF.T.A. © David Ospina.



Jardins secrets de Véronique Côté, l'une des stations du parcours *Où tu vas quand tu dors en marchant... ?*, orchestré par Frédéric Dubois au Carrefour 2009. © Nicola-Frank Vachon.